

MICHAEL SPRINGATE

# L'engrenage des apparences

ROMAN

Traduit de l'anglais par Jocelyne Doray



LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**



# L'engrenage des apparences



MICHAEL SPRINGATE

# L'engrenage des apparences

Traduit de l'anglais par Jocelyne Doray

R O M A N

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec), H2W 2K2  
Tél. : 514-281-1594  
Courriel : [info@editionssemaphore.qc.ca](mailto:info@editionssemaphore.qc.ca)  
[www.editionssemaphore.qc.ca](http://www.editionssemaphore.qc.ca)

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Traduction de l'anglais : Jocelyne Doray  
Graphisme de la couverture : Christine Houde  
Correction d'épreuves : Annie Cloutier  
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-42-6

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2017

Titre original :  
*The Beautiful West and the Beloved of God*

© Les Éditions Sémaphore et Michael Springate  
Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec), Canada H4N 1S2  
Tél. : 514 336-3941  
[www.dimedia.com](http://www.dimedia.com)

## Chapitre 1

### Montréal, mars 2008

— 1 —

— La lumière était éteinte, dit Sharon en sautant au cou de sa mère pour la serrer dans ses bras délicats.

— Tu as froid. Tu veux prendre un bain ?

La petite approuve et se hisse sur le bout des pieds pendant que sa mère déroule rapidement ses collants mouillés sur ses chevilles pour les lui enlever. Sharon sautille sur un pied, puis sur l'autre, pour l'aider.

— Je suis restée dehors parce que je pensais qu'il n'y avait personne à la maison. Parce que la lumière était éteinte.

Elena se lève et quitte l'obscurité grandissante où elle était assise. Elle attrape les collants mouillés de sa fille qu'elle jette dans le panier à lessive. Elle fait couler un bain et pose une serviette propre tout près. De retour dans la cuisine, elle casse quatre œufs qu'elle bat dans un petit bol avec du fromage. Elle met du pain à griller, puis de l'eau à bouillir pour le thé. Il n'y a pas de lait. Elle aurait bien voulu donner à sa fille un verre de lait, mais au moins, il y a du fromage. Elle en râpe encore un peu.

— As-tu bientôt fini ? crie-t-elle au bout du couloir.

— Est-ce que je dois me laver les cheveux ?

— Non.

— Est-ce que je peux mettre ta robe de chambre ?

Sharon agite l'eau avec les mains dans tous les sens et suit des yeux le pain de savon qui flotte à la surface.

— Pourquoi ne mets-tu pas ton pyjama ?

— Je ne sais pas où il est !

— Dans ta chambre.

— Ta robe de chambre est sur le crochet.

— Mets-la si tu veux.

Sharon émerge de la salle de bain dans un peignoir molletonné beaucoup trop grand pour elle, une serviette dans la main, et secoue sa tête penchée. Sa mère sèche ses cheveux qui dégouttent et enroule habilement la serviette sur sa tête en deux torsades. Elena beurre le pain grillé sur le plan de travail et sert les œufs brouillés. Sharon mange avec appétit.

— Comment s'est passée ta journée ? demande Sharon en imitant l'intonation habituelle de sa mère.

— C'est à moi de te poser cette question.

— Mais tu ne l'as pas fait !

— Tu as des devoirs ?

— Un peu.

— Va les chercher.

Elena reste assise, ses mains entourent la tasse chaude. Par la fenêtre, elle constate que la nuit commence à tomber un peu plus tard.

Sharon réapparaît avec un livre illustré, une feuille blanche et un gros crayon qu'elle tient avec détermination. Elena se lève pour laver la vaisselle et ranger la cuisine. Au dos d'un coupon de caisse qui lui tombe sous la main, elle dresse rapidement la liste de la nourriture dont elle aura besoin pour le reste de la semaine. Elle entre dans sa chambre pour faire le tri dans les vêtements qu'elle doit apporter à la laverie. Dans la salle de bain, elle s'agenouille pour éponger le plancher encore mouillé.

Sharon examine pensivement les illustrations dans son livre. Elle tourne lentement les pages et griffonne brusquement quelques traits sur le papier avant d'inscrire résolument son nom en lettres moulées sur le haut de page et de lâcher le crayon, qui roule sous la table.

Quinze minutes plus tard, Elena fait la lecture à une fillette agitée qui se tortille dans ses draps dépareillés. À la fin du deuxième chapitre, elle perd patience.

— Allez, ça suffit pour ce soir.



Elle se lève pour éteindre et vient se rasseoir sur le lit, notant au passage la flaque de lumière qui déborde du couloir sur le plancher de la chambre. Elle s'allonge et partage l'oreiller de sa fille. Puis, doucement, autant pour elle-même que pour Sharon, Elena récite la prière du soir :

Jésus doux berger  
Bénis ta petite brebis  
Berce son sommeil cette nuit  
Veille sur elle jusqu'au matin.

Sharon se blottit contre sa mère et s'apaise, bat des cils et s'endort. À son tour, Elena ferme les yeux. Elle imagine les champs de colza jaunes qui filent de part et d'autre de l'autoroute, kilomètre après kilomètre.

Pendant les deux heures et demie que dure le trajet de Brandon à Winnipeg, elle avait gardé les yeux rivés sur les champs tandis que son père scrutait les plaques d'immatriculation des voitures qui les doublaient.

— Deux véhicules du Minnesota.

— Tu m'en diras tant.

— Quatre voitures seulement nous ont dépassés, et deux d'entre elles venaient du Minnesota.

C'était le genre de bavardage qu'il pouvait nourrir pendant des heures, des semaines, des mois, voire des années, une litanie de commentaires banals sur les détails changeants d'un monde difficile à comprendre.

— Deux, c'est bien peu, papa.

— Mais deux sur quatre, c'est beaucoup. La moitié des véhicules qui nous ont doublés venaient du Minnesota. C'est inhabituel.

— Pourquoi est-ce que tu ne te demandes pas plutôt pourquoi il n'y a pas plus de voitures des environs qui nous doublent? C'est

pourtant cette question-là que tu devrais te poser. Je ne vois aucune raison de penser qu'il y a beaucoup de gens du Minnesota par ici. Deux autos, et si ça se trouve, un seul occupant dans chacune, il n'y a vraiment pas de quoi en faire tout un plat.

— Ah toi, si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer, avait-il rétorqué avant de changer de ton pour entonner un refrain connu : J'espère que tout ira bien pour toi et pour la petite.

— Ouais, moi aussi, figure-toi.

Il avait levé les yeux sur le rétroviseur pour regarder sa petite-fille.

— Tu vas prendre bien soin de ta mère, hein? Parce que, pour autant que je sache, elle ne connaît personne d'autre que toi, là-bas.

Une voiture du Manitoba les avait dépassés.

— Maintenant, c'est trois contre deux. C'est ça, le hasard. Ça change tout le temps. J'espère vraiment que tout ira bien.

— Je vais me débrouiller.

— J'espère que tu vas réussir.

— Réussir? Comment ça, *réussir*? Qu'est-ce que tu veux dire par là?

Il avait hoché la tête avec une sorte d'irritation impatiente.

— Eh bien, il va falloir que tu le découvres par toi-même parce que moi, je n'ai jamais su ce que c'était. J'aurais bien voulu réussir, mais je n'y suis jamais arrivé.

— À t'entendre, on croirait que ta vie est finie.

— Mais non.

— Tu veux dire « faire de l'argent »?

— Ne m'insulte pas. Ça n'a rien à voir avec l'argent.

*Comment peux-tu le savoir, tu n'en as jamais eu?* Elle n'avait pas posé la question, mais à cette idée, elle n'avait pas pu s'empêcher de sourire. Elle aurait dû la poser. Juste pour s'amuser.

— Et ce n'est pas non plus d'avoir la foi. (Il avait relancé la conversation dans une autre direction.) En tout cas, pas la foi qu'on acquiert très jeune et qu'on ne remet jamais en question.

En disant cela, il l'avait regardée comme si ces paroles recelaient une vérité particulière.

— J'espère qu'à Montréal, je n'aurai pas à subir ce genre de conversation.

— J'ai pris une nouvelle hypothèque sur la maison pour que tu puisses étudier et faire ton chemin. J'ai mis de l'argent dans ton compte. Je paie les billets de bus.

— Tu veux que je te remercie encore une fois ?

— Je veux seulement que tu étudies fort et que tu réussisses. Je sais que tu as beaucoup de talent. Ne l'oublie pas. Je te connais mieux que personne. Dans la bible (au ton qu'il avait emprunté, on aurait dit que son discours prenait là tout son sens) il est écrit que si tu cherches, tu trouveras, si tu frappes, on t'ouvrira, et si tu demandes, tu recevras. Et c'est ce que tu fais. Aie confiance. Sache que même si je ne monte pas au front avec toi, je serai là pour t'aider, quoi qu'il arrive.

— Au front ?

— Tu sais ce que je veux dire. Je suis prêt à t'aider.

— Monter au front ?

— Ben quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu veux bien m'expliquer ce que cette expression militaire fait dans la bouche d'un ancien huttérite<sup>1</sup> comme toi ?

— Justement, Elena, je n'ai jamais été très doué pour ce rôle. Je n'ai jamais senti que j'étais à ma place. De toute façon, j'essaie simplement de te dire que je suis là pour vous deux. Est-ce si difficile à comprendre ?

Elena s'était radoucie. Elle aurait voulu reconnaître qu'elle lui faisait confiance. Ou qu'elle ne doutait pas de ses intentions. Elle aurait pu le faire.

---

1. L'huttérisme est un mouvement chrétien évangélique. Il y aurait dans l'Ouest canadien environ quatre cents colonies huttérites comptant chacune à peu près deux cents membres. NdT.

— Je suppose que tu finiras bien par t'en rendre compte, avait-il conclu.

Au terminus de Winnipeg, il tient dans sa main les deux billets d'autobus.

— Je les ai tous les deux. Juste ici. Tu sais qu'ils coûtent le même prix? Un siège est un siège, a dit la dame. Un siège est un siège. Jésus-Christ! Je sais bien, que je lui ai dit. Je ne lui demandais pas si un siège pouvait être autre chose qu'un siège. Je n'ai jamais pensé qu'un siège pouvait être autre chose qu'un siège. Je lui demandais un rabais pour une enfant de sept ans. Comment est-ce qu'on fait pour voyager avec des enfants si ça coûte le même prix que pour les adultes?

Elena remet silencieusement au conducteur deux valises et les billets, puis elle monte à bord de l'autobus, poussant du bout des doigts sa fille devant elle. L'autobus se met en branle. Son père, qu'elle vient pourtant de quitter, est assis sur le siège à côté du sien. Il regarde par la fenêtre et compte les voitures, comme toujours.

Moment de panique aveuglante : où est Sharon? Où est-elle passée? Sa fille l'a pourtant précédée dans les marches pour monter dans le car. À cet instant précis, tous les muscles d'Elena se contractent, elle se cabre et se redresse.

La chambre est plongée dans le noir, sauf pour un trait de lumière sur le sol. L'enfant dort.

Tout va bien. Oui, oui, tout va bien. Elle s'est endormie.

Elena pose délicatement sa main sur l'épaule de Sharon pour se rassurer, puis se penche pour poser un baiser sur le front lisse de sa fille dont le souffle régulier lui caresse le visage. Elle se lève, sort sans faire de bruit, jette un coup d'œil derrière elle, dans le noir, et laisse la porte entrouverte.

L'envie lui vient d'appeler son père. Mais pour quoi faire? Prendre le téléphone, juste pour s'informer de sa santé? Il est vingt-trois heures quinze à Montréal, une heure plus tôt à Brandon. Il est peut-être

encore debout, à regarder les nouvelles à la télévision et faire le plein de platitudes pour alimenter sa mouture quotidienne de conversations futiles. Elle veut lui dire... mais qu'est-ce qu'elle pourrait bien lui dire? Qu'est-ce qu'elle pourrait révéler sur elle-même à cet homme qui la connaît si bien, mais qui n'arrive jamais tout à fait à la comprendre? Peut-être qu'elle lui dirait combien il est difficile d'atteindre un but quand on a du mal à le définir. Que répondrait-il à cela?

Non, elle n'a rien à lui dire.

Elle met un oignon à frire et y ajoute de l'ail. L'odeur lui plaît. Le grésillement de la friture dans le silence lui plaît. Le moment d'assouplissement lui a fait du bien. Elle ouvre la fenêtre pour sentir l'air froid sur son visage, puis la referme, mais pas complètement. Elle aime cette sensation de l'air vif et froid mélangé à l'odeur des oignons et de l'ail en train de frire. Elle ouvre une boîte de pois chiches en conserve qu'elle vide dans la poêle et remue. Elle s'assoit et mange.

Le repas terminé, elle quitte la cuisine, retire les deux piles de vêtements sales sur son lit, se déshabille, enfle un grand t-shirt blanc et repousse la couverture, mais elle ne se couche pas. Elle débranche le poste de radio et l'emporte dans la cuisine, dépose dans une casserole une portion de flocons d'avoine qu'elle couvre d'eau, puis elle met la cassonade sur la table pour le lendemain matin. Toujours pas de lait. Elle rebranche l'appareil et l'allume en ajustant le volume pour qu'il soit, oh, à peine audible. Elle laisse son regard errer, cherchant quelque chose qu'elle aurait oublié, puis elle s'assoit à table et croise les bras. Par la fenêtre, elle peut voir de gros flocons de neige mouillée qui luisent dans la lumière des réverbères en tombant du ciel. Les convictions de son père vacillent en permanence et il en est conscient, ce qui ne l'empêche pourtant pas de penser qu'on peut croire à quelque chose d'informe et de flou sans jamais douter. Pourquoi? Cela n'a pas de sens.

Elena pose sa tête sur ses bras et garde les yeux ouverts.



Droit devant Mahfouz et sur sa gauche, les bains-marie se succèdent : aubergines frites, poulet en dés aux légumes, falafels, chou-fleur frit et deux sortes de riz — du riz blanc ordinaire et du riz jaune avec des raisins, des noix et des oignons. À sa droite, les bacs d'accompagnements : feuilles de vigne, tomates, oignons crus, navet mariné, tubules, fromage feta, olives, laitue. Derrière lui, deux broches verticales pivotent devant les rôtisseries électriques d'un rouge ardent. Une grosse pièce d'agneau juteux attend sur une des broches, un trognon de poulet desséché sur l'autre.

Sans quitter des yeux la rue à travers la vitrine, Mahfouz demeure vigilant, toujours prêt lorsque des clients ont besoin de lui.

Elena a commandé un plat végétarien.

Il lui a servi de généreuses portions puisées dans les parties les plus chaudes des bacs fumants, en veillant à ce que les trois sauces ne se mélangent pas, ce qui n'aurait pas manqué de se produire de l'autre côté de la rue. Elle est seule et mange en s'absorbant dans la lecture des dernières pages d'un gros livre. Un très gros livre. Sur quoi porte-t-il ? Il ne lui reste plus que quelques pages, elle aura bientôt terminé sa lecture. Se rendra-t-elle au dénouement avant de quitter le restaurant ? C'est ce que Mahfouz ferait à sa place. Mais les gens partent n'importe quand. Comme ça. Sans raison. On ne peut jamais prévoir.

Elle a mis son manteau sur ses épaules, elle a peut-être froid.

— J'ai pensé que ceci vous ferait plaisir, dit-il en posant un café sur sa table.

— Est-ce que vous allez me demander de le payer ?

— Ce n'était pas mon intention. J'ai pensé que quelque chose de chaud vous ferait du bien.

— J'ai très envie d'une tasse de thé.

Il rapporte le café et revient avec une tasse propre et une petite théière en métal. Elle lève les yeux. Qu'est-ce qu'il lui veut, cet homme? Il veut quelque chose, c'est certain.

Il s'éloigne de la table et demeure tout à fait immobile, le regard ailleurs. Peut-être qu'il ne veut rien, au fond. Elle tourne la page et reprend sa lecture.

En silence, il s'est retiré derrière le comptoir.

La soirée avance. Un flot constant de passants défile dans la rue, quelques-uns entrent. Mahfouz les sert. Elena boit du thé. Il remplit sa théière. Sans cesser de lire, elle l'observe : le regard tourné vers l'extérieur, l'homme remue les lèvres en silence sur les paroles d'une chanson que crachotent des haut-parleurs de mauvaise qualité.

Dans le roman que lit Elena, l'action se situe durant la Seconde Guerre mondiale. Le personnage principal, Ida, une Italienne dont le père est juif, s'est fait violer par un soldat allemand. Elle a donné naissance à un enfant qu'elle protège féroce. Que fallait-il en déduire? Elle referme le livre, le range dans son sac et se lève pour partir sans un regard en direction de Mahfouz.

Cela le blesse. Qu'est-ce que cette femme s'imagine? Que la théière s'est matérialisée sous son nez par un petit miracle? Ignore-t-elle qu'un être humain quelque part a pensé à lui faire plaisir?

Ce n'est qu'à la porte qu'elle s'autorise à croiser son regard. Elle sourit et le salue gentiment d'un hochement de tête. Mahfouz la trouve belle. Ce n'est pas une beauté, enfin, pas tout à fait, mais elle est entrée dans le restaurant en silence, elle a mangé calmement et elle a lu avec concentration, elle a refusé ce qu'il lui offrait, mais elle a demandé ce dont elle avait envie, et au bout du compte, elle a soutenu son regard pour le remercier. Quelle femme magnifique! Il y a vraiment des gens lumineux dans ce bas monde.



Il se met à chanter en mettant de l'ordre. Il vide la caisse, range les billets de banque dans le sac de dépôt, laisse le tiroir-caisse grand ouvert à la vue de tous, active le système d'alarme, éteint et verrouille la porte.

Du trottoir, il examine par la vitrine l'intérieur du restaurant plongé dans la pénombre. Les tournebroches immobiles et derrière, le serpentín noir et mat, les casseroles sur le comptoir vide et froid, et pourtant cet endroit et le rôle qu'il y joue le rendent heureux.

Voilà qui je suis, pense-t-il. Celui qui veille au grain, debout. Et quel mal ou quelle honte y a-t-il à servir les autres pour gagner sa vie?

Il presse le pas jusqu'à la banque pour déposer le sac des recettes de la journée dans une chute qui se referme avec un fracas métallique. Enfin libéré de ses obligations, il n'a pas envie de s'engouffrer sous les rues de la ville pour prendre le métro jusque chez lui et décide de marcher jusqu'à la station suivante. Dans la foulée de ses réflexions sur la tournure que prend sa vie, avec en toile de fond la ville en mouvement, l'image de lui-même comme gardien du temple s'estompe. L'incessante servitude de combler l'appétit des autres... N'a-t-il rien de mieux à offrir? Mais comment songer à faire mieux si jour après jour, il répète interminablement les mêmes gestes? Et à quoi donc aura servi tout ce temps qu'il a consacré à l'obtention d'un diplôme en commerce s'il doit se contenter de si peu — un bail annuel, un vieil équipement de cuisine, quelques tables et quelques chaises assorties? S'il avait su qu'il passerait sa vie à travailler pour son père, il aurait mieux fait de suivre un cours d'entretien et de réparation de vieux frigos d'occasion.

Retranché en lui-même, le visage austère, il descend sur le quai du métro pour attendre la rame. Le train arrive, les portes s'ouvrent, il entre dans le wagon, le regard rivé sur le sol, et s'agrippe à un poteau. Quand il lève les yeux, elle est là. La jeune femme à qui il a servi du thé tout à l'heure, elle est là, assise droit devant lui.

Il se détourne.

Pour quelle fichue raison a-t-il fait une chose pareille? Il aurait pu lui sourire et lui dire un mot ou lui poser une question, et il a raté sa chance. Quel idiot! La surprise l'a troublé. Oui, il a été troublé. Comment peut-il faire marche arrière, à présent, et la regarder comme si de rien n'était?

Le train ralentit brutalement et s'arrête avant d'entrer en gare.

— Quelqu'un a sauté devant le maudit train, suggère calmement un jeune homme coiffé d'une casquette et d'un casque d'écoute. Maintenant, on en a pour vingt minutes à attendre qu'ils ramassent les morceaux.

Cette possibilité est envisageable, mais personne ne relève l'opinion hâtive du garçon. En fait, la rame a freiné pour une autre raison; le train redémarre presque aussitôt et avance lentement, puis s'arrête à l'endroit habituel.

Plusieurs personnes quittent le train. Elena est du nombre, et même si Mahfouz n'est pas rendu à destination, il décide d'en faire autant. Dans l'escalier mécanique, elle se tient tout à droite et s'immobilise sur une marche. Mahfouz la suit et s'arrête derrière elle. Sur leur gauche, les gens les dépassent vers la sortie.

D'où lui vient subitement ce nœud dans l'estomac? Et ce serrement dans la gorge comme s'il manquait d'air?

Dans le couloir qui mène à l'extérieur, Mahfouz lui emboîte le pas. Elle jette un coup d'œil dans son dos et l'aperçoit, puis se détourne. Elle ne l'a pas reconnu, il en est certain. Pour elle, il n'existe pas. Pourtant, hésitante, elle se tourne à nouveau. Il doit dire quelque chose. C'est le moment ou jamais.

— C'est moi qui vous ai servi au restaurant.

Elle approuve d'un hochement de tête.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

— Vous vivez près d'ici? demande-t-il si naturellement qu'on croirait que lui aussi habite tout près.

— Oui.

Continuer de parler. Surtout ne pas se taire.

— Êtes-vous déjà venue au restaurant avant aujourd'hui? Je ne me souviens pas de vous y avoir déjà vue.

— Non, mais j'ai bien aimé.

— On y mange pour pas cher, tout le monde sait ça.

— Oh, arrêtez. On mange bien chez vous.

Elle sourit et ils marchent côte à côte. Du coup, il n'ose plus ouvrir la bouche. Une question déplacée ou un mot de trop, et la chance tournerait.

— Je vais de ce côté-ci, dit-elle.

— Normalement, j'irais de ce côté-là (il indique une rue qu'il n'a jamais vue), mais je peux aussi aller dans cette direction.

— Comme vous voulez.

Ils marchent en silence.

— C'est ici que j'habite, dit-elle.

— C'est très joli chez vous, ment-il. Avez-vous le temps de prendre un café ou un thé? Je sais que vous préférez le thé.

De tout cœur, il espère voir s'ouvrir une brèche invraisemblable dans le tissu des probabilités.

— Je ne vis pas seule, dit-elle.

— Je ne voulais pas... C'est-à-dire... Évidemment que vous ne vivez pas seule... Désolé, je n'ai pas réfléchi. J'ai dit n'importe quoi.

Devant le trouble du jeune homme, Elena se fait plus précise.

— Je vis avec ma fille.

— Votre fille?

— Oui. Elle a sept ans.

— Ah... Et pourquoi dans ce cas ne venez-vous pas au restaurant avec votre fille? Ce serait chouette, non? J'adorerais faire sa connaissance.

— J'aime bien votre restaurant.

— Venez, je vous invite!

— D'accord.

— Demain. Venez demain.

— Demain je ne peux pas. La semaine prochaine, peut-être.

— Ce serait chouette de vous voir, vous et votre fille.

— Nous viendrons vers la fin de la semaine prochaine, dit-elle avant de monter les trois marches en ciment et pousser la lourde porte.

Même si elle lui tourne déjà le dos, Mahfouz salue Elena de la main, puis il flotte jusqu'au métro en passant devant l'église Sainte-Cunégonde et ses coupes jumelles comme deux mamelles bien rondes plantées de croix au lieu de tétines. À la station de métro Georges-Vanier, il s'engouffre à nouveau sous les rues et prend place dans le métro, heureux de traverser la ville en rêvant à ce que l'avenir lui réserve.